



---

## **LES JEUX DE LANGAGE CHEZ LUDWIG WITTGENSTEIN : DE LA DÉMYTHIFICATION DE LA GÉNÉRALITÉ DU LANGAGE**

**Yao Jacques KOUAMÉ**

Assistant en Logique et Philosophie du Langage

Université Félix HOUPOUËT-BOIGNY/ Côte d'Ivoire

---

**RÉSUMÉ :** Dès son retour à la philosophie, vers la fin de l'année 1929 et au début des années 1930, Wittgenstein, qui venait de rompre avec la philosophie logiciste frégeo-russellienne, rejette l'idée de base que toutes les langues existantes, qu'il s'agisse des langues communes ou des langues artificielles construites par les logiciens, soient des manifestations, voire des incarnations d'une chose unique : « le » langage logique. Car, pour lui, on ne peut pas faire d'un cas particulier le paradigme de tous les autres cas. Il considère cette recherche de « forme logique et générale » du langage comme illusoire, puisqu'elle est déterminée par un système de règles strictes et bornées, d'une part et d'autre part, elle nous empêche de voir qu'il existe des pratiques linguistiques différentes apparentées de manière variée. À cet effet, l'introduction de la notion de « jeu de langage », dans sa seconde philosophie, vient déstabiliser ce mythe de la recherche logique et générale du langage, en montrant qu'il existe une multiplicité de l'usage du langage. De ce fait, elle permet à Wittgenstein de voir la réalité linguistique en une mosaïque de jeux langage (ou des contextes d'énonciation) différents relativement à différentes « formes de vie ».

**Mots clés :** contexte, (dé)mythification de la logique, forme de vie, jeu de langage, langage ordinaire.

**ABSTRACT :** Upon his return to philosophy, towards the end of 1929 and the beginning of the 1930s, Wittgenstein, who had just broken with Fregean-Russellian logicist philosophy, rejected the basic idea that all existing languages, whether common languages or artificial languages constructed by logicians, are manifestations, or even incarnations, of a single thing: "the" logical language. Because, for him, one cannot make a particular case the paradigm of all other cases. He considers this search for a "logical and general form" of language to be illusory, since it is determined by a system of strict and limited rules, on the one hand, and on the other hand, it prevents us from seeing that there are different linguistic practices related in various ways. To this end, the introduction of the notion of "language game", in his second philosophy, destabilizes this myth of the logical and general search for language, by showing that there is a multiplicity of the use of language. As a result, it allows Wittgenstein to see linguistic reality as a mosaic of different language games (or contexts of enunciation) relative to different "forms of life".

**Keywords :** context, (de)mythification of logic, form of life, language game, ordinary language.

**Digital Object Identifier (DOI):** <https://doi.org/10.5281/zenodo.19663674>

---

## 1 Introduction

Notre société apparaît tellement dépendante de la communication que le langage ordinaire ne suscite aucune prise de conscience ni d'interrogation ni d'explication de notre part. Nous estimons que nous avons une parfaite maîtrise de celui-ci, puisque nous pensons avoir une connaissance spontanée de ses règles, acquises par notre grammaire scolaire. À l'opposé de cette opinion populaire, il faut attendre jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, pour le regarder comme un objet d'étude sérieux chez certains logiciens-analystes, lesquels avaient pour intention théorique de le réhabiliter, en raison de ce qu'il a été considéré comme illogique et incorrect au regard des canons de la pensée rationnelle et déductive de la logique formelle. Le langage va être désormais regardé comme un objet d'étude sérieux chez les logiciens-analystes. Mais au regard de l'histoire, cette préoccupation ne semble pas nouvelle. Déjà dans l'Antiquité grecque on l'a retrouvé chez Aristote (384-322 avant Jésus-Christ), chez qui, comme le fait remarquer Mawusse Kpakpo Adotevi, l'analyse du langage était liée à une « théorie des lieux sociaux qui déterminent et fondent les différentes utilisations des mots. » À ce propos écrit-il :

Le premier lieu du langage (...) est, en fait, un "non-lieu" il est celui des barbares et des esclaves qui sont en dehors de la sphère du langage proprement dit, c'est-à-dire la parole pensée. Le second lieu est celui de la doxa où les citoyens sans importance : c'est le lieu du langage commun qui ne peut prétendre au vrai, ni même au véridique. (...) Nous sommes là, d'après Aristote, dans le domaine du vraisemblable et non du vrai. Ensemble, doxa et vraisemblable constituent le tissu langagier de tous les jours, dans la vie quotidienne des citoyens. Dès lors, si la doxa est matière pour le vraisemblable qui en est la forme, à son tour le vraisemblable est matière pour une autre forme qui est le vrai, étape où le langage, à travers un processus dynamique qui se joue entre puissance et acte, parvient à son actualisation la plus complète. On arrive ainsi au dernier lieu du langage qui est celui de la parole vraie, lieu des savants et des philosophes. (K.M Akue Adotevi, 2014).

Il apparaît là une typologie du discours qui incorpore la relation du langage avec un contexte social. Et, en établissant cette typologie, Aristote procède à une hiérarchisation de l'usage du langage. Il expose, d'abord, le niveau inférieur de l'usage du langage qui est celui des barbares et des esclaves, ensuite, celui de la doxa qui renvoie à notre usage quotidien du langage de tous les jours, enfin, le niveau supérieur, celui des savants et des philosophes qui a un arrière-plan rationnel. Cette typologie, toutefois, ne doit pas voiler ce qui est essentiel aux yeux d'Aristote ; à savoir le problème de la vérité. Dans ce sens, pour Aristote, le discours des barbares et des esclaves est le moins important en ce qui concerne la recherche de la vérité. Celui de la doxa est la forme du discours du vraisemblable. Et, quant à celui des savants et des philosophes, il est le lieu de la parole vraie.

C'est là une typologie parcellaire et d'épuration du langage qui, chez Aristote, va trouver son point culminant dans la logique, une science qui étudie les normes constitutives de l'usage rationnel du langage. Avec Aristote, la logique est science du langage en tant qu'elle donne les règles de son fonctionnement, mais aussi il fait de la forme propositionnelle la forme canonique du langage, la forme sous laquelle le langage se réduit au logos, c'est-à-dire qu'elle devient véritablement un discours qui renferme en son sein la raison en exprimant que la vérité.

Dans ce sens, chez les grecs, Aristote s'intéresse à une partie du logos, le logos apophantikos, apophasis (kataphasis pour la proposition affirmative) prothesis (prémisse d'un syllogisme). Dès lors, il y a langage (logos) s'il y a des propositions qui sont porteuses de vérité, c'est-à-dire dans « lesquelles résident le vrai ou le faux, ce qui n'est pas dans tous les cas : ainsi la prière est un discours, mais elle n'est ni vraie ni fausse. Laissons les autres genres du discours : leur examen est plutôt l'œuvre de rhétorique ou de la poétique. » (Aristote, 1936, 4(16b) p. 11). Le caractère « propositionnel » du langage, de par son aptitude à être vrai ou faux, fait donc de l'usage du langage une technique à l'usage du raisonnement et au service de la vérité. C'est pourquoi, Aristote fait de la logique *l'organon*, un instrument dont le dessein est d'épurer notre tissu langagier issu de la doxa, afin d'en retenir la proposition, l'entité rationnelle qui relègue au second plan les autres genres du discours, lesquels ne sont pas aptes à rendre compte de l'essence du langage.

Ce point de vue aristotélicien, possédant un intérêt technique, va peser lourd dans l'analyse du langage au cours du « tournant linguistique » de l'histoire de la philosophie analytique. Et, tout d'abord c'est Frege (1848-1864) qui, en publiant sa *Begriffsschrift* (1879) et en initiant le développement de la logique moderne, a inauguré une approche logico-syntaxique et envisage la création d'un langage idéal dénué d'ambiguïté ainsi que de non-sens. Frege, qui considérait le langage ordinaire défaillant, remplace la triade classique aristotélicienne «sujet/copule/prédicat» par les notions de fonction et d'argument. Inspirées des fonctions mathématiques, elles permettent une appréhension plus large du fonctionnement langagier en se découplant des cas particuliers et facilitent ainsi une analyse des contenus conceptuels.

Russell (1872-1970) partage la même conviction que Frege. Mais, c'est surtout Wittgenstein (1889-1951) qui dans le *Tractatus logico-philosophicus* radicalise cette conception en exposant une théorie qui fait du langage un tableau de la réalité physique. Et, en établissant une telle théorie, son premier souci était de produire des propositions atomiques conformes aux états de choses, c'est-à-dire qu'elles doivent, dans l'entendement de Wittgenstein, avoir les mêmes « formes logiques » que celles des états de choses, qu'elles sont sensées représenter. Disons donc que,

d'une part, le langage objectif se limite au seul acte de description des états de choses, et d'autre part, que la signification d'une proposition atomique n'est pas établie sur une base linguistique, encore moins, par une entité métalinguistique ou par une proposition typologique. Mais, le recours à un facteur non-linguistique, essentiellement empirique permet de le caractériser. Dès lors, on pourrait dit avec Sébastien Gandon (2002, p. 94) qu' : « Aucun chaos n'est conjuré, aucune forme extérieure ordonnatrice n'est à invoquer. L'ordre du monde (l'ordre du langage et de la pensée) est dans le *Tractatus* consubstantiel au monde (au langage et à la pensée) et il est impossible de faire comme si l'on pouvait soustraire du monde son ordre. » Pour Wittgenstein, donc, les propositions du langage tirent leur sens et leur forme des réalités du monde.

De ce point de vue, seules les sciences de la nature (L. Wittgenstein, 1993, § 6.53, p. 112) comportent des propositions authentiques ayant des sens. Contrairement à celles-ci, les propositions mathématiques et logiques sont des tautologies vides de sens (L. Wittgenstein, 1993, § 6.1, § 6.11 § 6. 12, pp. 96-97) ; celles de la philosophie sont des non-sens. Wittgenstein nous le relève dans l'aphorisme 4.003 du *Tractatus* :

La plupart des propositions et des questions qui ont été écrites touchant les matières philosophiques ne sont pas fausses, mais sont dépourvues de sens. Nous ne pouvons donc en aucune façon répondre à de telles questions, mais seulement établir leur non-sens. La plupart des propositions et questions des philosophes découlent de notre incompréhension de la logique de la langue (Elles sont du même type que la question : le Bien est-il plus ou moins identique que le Beau ?) Et ce n'est pas merveille si les problèmes les plus profonds ne sont à proprement parler, pas des problèmes. (L. Wittgenstein, 1993, § 4.003, p. 51).

Cette position radicale du texte vient de ce que, pour Wittgenstein, la plupart des propositions et des questions philosophiques sont des combinaisons de signes dont la signification ne peut pas être déterminée, parce qu'elles n'ont pas la « forme logique » d'un état de choses possible. Néanmoins, grâce à l'application rigoureuse, d'une part, de la règle d'Occam, et d'autre part, de l'usage d'une notation logique qui obéit à « une grammaire logique » (L. Wittgenstein, 1993, § 3. 325, p. 47), le philosophe peut mettre en néant ces confusions langagières et ces pseudo-propositions proposées par la philosophie. C'est là l'originalité du positivisme de Wittgenstein qui va orienter d'une manière décisive tout un courant de pensée philosophique contemporain : le Cercle de Vienne, un groupe de philosophes d'orientation scientifiques qui ont eu aussi en partage cette croyance qu'il n'existe pas de problèmes véritablement philosophiques.

Toutefois, aussi séduisante que cela puisse paraître, l'exposé des thèses du *Tractatus* ne vont pas longtemps faire effet. Car, au milieu du XXème siècle, la montée en puissance d'une perception anthropologie de la philosophie de la signification dans la culture viennoise et allemande, dans laquelle a été plongé tout petit Wittgenstein va troubler sa paresse intellectuelle (K. Mulligan, 2012). Par ailleurs, à la reprise de ses activités philosophiques, Wittgenstein nous fait savoir que des discussions avec le mathématicien Frank Ramsay, et surtout, avec le professeur Piero Sraffa, économiste italien de Cambridge, ont contribué à ébranler sa conception de la structure logique de la proposition et du monde, et, également permis de voir la perception « anthropologique » de l'analyse du langage. À juste titre, pour plus d'explication, il rapporte à Norman Malcolm (1965, p. 386) que, lors d'une discussion avec Piero Sraffa, où il défendait dans une position pharisaique l'idée que la « forme logique » doit être un pur reflet de la structure d'un état de choses par une proposition atomique sensée, il a été confronté à une remarque qui ébranla sa croyance. Car, ce dernier lui aurait demandé de montrer la « forme logique » du « geste qui sert aux Napolitains à exprimer un sentiment de réprobation » (consistant à tapoter de la main ouverte la pointe au menton). Comme telle, l'auteur du *Tractatus* se voit dans l'incapacité de montrer la « forme logique » d'un tel énoncé qui se révèle à première vue comme paradoxale. Mais il ne s'agit là que d'une apparence, étant donné qu'il y a des énoncés qui fonctionnent sans qu'ils décrivent de quelconques états de choses possibles. En d'autres termes, les interlocuteurs font des énonciations qui sont non descriptives, rapportant des activités humaines en société, sans que cela interrompe pour autant leur dialogue.

Du coup l'attitude négative à l'égard de notre langage ordinaire perd sa raison d'être et, annonce un retour de la philosophie analytique à l'« ordinaire », à la réhabilitation de l'usage sociale de notre langage chez Wittgenstein. Sans le moindre doute, l'une de ces conséquences en philosophie consistera au moins en partie de « ramener les mots de leur usage métaphysique à leur usage ordinaire. » (L. Wittgenstein, 2004, §116, p. 85) Ce qui suppose bien entendu que c'est une illusion, dit Wittgenstein, pour les philosophes de rechercher à dévoiler une improbable *lingua abscondita* conforme à la structure du monde phénoménal. Ceux-ci doivent procéder à sa description en surface, pour la bonne raison que l'unique langage significatif est précisément notre langage habituel qui est absolument impossible à surmonter.

Cependant, ce n'est qu'avec l'élaboration de sa philosophie des « jeux de langage », pris comme un paradigme par excellent de toute recherche, que nous aurons une description de notre langage, voire une sorte « d'histoire naturelle » de notre langage chez Wittgenstein. Et, comme nous pouvons le constater, la philosophie des « jeux de langage » vient bousculer tous les sentiers battus de sa philosophie du *Tractatus* sur deux points : le premier est qu'en lieu et place du « réalisme foncier » elle présente un « réalisme praxiste ». Le second, c'est qu'à la différence de la première philosophie de Wittgenstein qui suggère que la logique constituait un *a priori*, une frontière

infranchissable dans laquelle les propositions prennent sens ; dans sa seconde philosophie, ce sont les jeux de langage qui constituent cette fois, les espaces de signification du contexte de parole. Comme tel, ceux-ci, d'après David Pears (1999, p. 385), sont les nouveaux « « gardiens » de la parole ».

Mais, comment en est-on arrivé à faire de la logique un langage logique de la réalité langagière ? Cela ne serait-il pas dû au mépris du cas particulier ? Dans ce cas, ne faudrait-il pas nous instruire de l'analyse wittgensteinienne des « jeux de langage » pour comprendre que le langage est protéiforme, c'est-à-dire qu'il est susceptible de prendre des formes les plus différentes ? Bref, cette pluralité mosaïque de « jeux de langage » ne serait-elle une diversité de contextes de situation d'énonciation ?

## 2 Du mythe de la signification logique ou de la généralité à partir d'un cas particulier

Comment est-on arrivé à faire de la logique un langage idéal ? Répondant à cette question, Wittgenstein fait apparaître trois raisons qui, en même temps, constituent les différentes étapes de la mythification (ou, ce qui revient au même, de l'idéalisation) de la logique.

C'est d'abord, pour Wittgenstein, « notre constant désir de généralisation » (L. Wittgenstein, 1965, p. 68) qui a permis de faire de la logique un langage idéal. Écrit-il :

Ce désir est la résultante d'un certain nombre de tendances qui sont à l'origine de certaines confusions et méprises en philosophie. Par exemple : a) La tendance à croire qu'il existe un élément singulier commun à toutes les entités que désigne globalement le terme de généralisation. (...) Nous retrouvons une autre conception primitive, et bien trop simple, de la structure du langage, dans cette idée que le concept général représente une propriété commune à chacune des éléments auxquels il s'applique. C'est une idée analogue qui nous fait penser que les propriétés sont des ingrédients qui entrent dans la composition des éléments qui possèdent ces propriétés ; la beauté, par exemple, entrerait dans la composition des belles choses, comme l'alcool dans la composition du vin ou de la bière, et nous pourrions ainsi extraire de la beauté pure, sans mélange, de n'importe quelle chose belle (L. Wittgenstein, 1965, pp. 68-69).

La préoccupation, comme le suggère clairement ce passage, est, au sens traditionnel du terme, « d'origine métaphysique » (L. Wittgenstein, 1965, p.70). En effet, nous avons, estime Wittgenstein, dans la raison pratique, tout comme dans la raison théorique, une tendance « métaphysique » à chercher à exhumer une essence « cachée », un terme de généralisation immuable et pure qui représenterait l'élément paradigmatique par excellence commun à toutes choses. De même, nous pensons toujours que le particulier n'est saisissable que relativement à une essence « cachée » qui le sous-tend. Ce qui fait que, nous ne pouvons guère consulter les particuliers pour en juger quoi ce soi. Ils sont relégués au second plan, puisque nous consultons le cas générique et essentialiste pour comprendre toute chose.

À l'encontre de cette préoccupation généraliste, pour Wittgenstein, on ne peut pas faire d'un cas particulier un cas générique paradigmatique de tous cas particuliers. Car, cela reviendrait à ne pas vraiment rendre compte de ce que sont les cas particuliers. Et cette manière de percevoir les choses, selon Wittgenstein (1965, p. 69), nous vient en deuxième de « nos façons habituelles de nous exprimer » :

qui nous fait supposer que quiconque saisit le sens du terme général – le mot « feuille » par exemple –, est en possession d'une image type de la « feuille » s'opposant à des images de feuilles particulières. Pour apprendre à quelqu'un le sens du mot « feuille », on lui a montré des feuilles diverses afin que se précise en lui une idée que nous nous représentons comme une image type. Nous disons qu'il perçoit ce qui est commun à toutes les feuilles ; et la chose est exacte si nous entendons par là qu'il peut nous parler, quand nous le lui demandons, de certains caractères ou propriétés qui leur sont communs. Mais nous avons tendance à croire que l'idée générale de la feuille est une sorte d'image visuelle qui ne comprendrait que des éléments communs à toutes feuilles.

La métaphore de la feuille est utilisée par Wittgenstein dans le but de préciser qu'il est illusoire de croire qu'on peut choisir un échantillon de feuille (de couleur verte par exemple) comme une image paradigmatique par laquelle on subsumerait tout ce qui se nomme « feuille ». Il en existe une pluralité de cette dernière, qui représente des cas particuliers, n'ayant pas forcément une couleur identique. D'une façon générale, la ressemblance n'a toutefois nullement besoin d'être totale, et toutes ces feuilles qui sont appelées par le même nom n'ont pas besoin obligatoirement de la même couleur.

Par conséquent, de par cette métaphore de la feuille, pour Wittgenstein, le concept de généralité a une circonscription floue (L. Wittgenstein, 2004, §71, pp. 66-67). Il estime que l'indétermination de sa circonscription est requise pour nous montrer que les cas particuliers (de notre langage) sont liés par des ressemblances. Celles-ci doivent nous amener à voir qu'ils ont des « airs de ressemblance » (L. Wittgenstein, 1965, p. 69), qui accentuent l'irréductibilité de chacun d'eux.

La dernière raison, liée à la première et à la seconde, est un « malentendu » sur l'usage du langage. Pour comprendre le sens et la portée de cette pensée, dans le Cahier bleu, il faut déjà comprendre que, c'est parce que le recours à cette idée de généralisation a gagné en actualité dans la philosophie, de la fin du XIX<sup>ème</sup> jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, qui attend procéder selon « une méthode scientifique » (L. Wittgenstein, 1965, pp. 69-70). Wittgenstein souligne à ce propos très justement la chose suivante :

La volonté de procéder selon une méthode scientifique est également une des causes principales de notre désir de généralisation. J'entends ici la méthode qui s'efforce de réduire à un très petit nombre de lois naturelles l'explication des phénomènes de la nature ; et, dans le domaine des mathématiques, de traiter uniformément divers éléments selon les données d'une loi de généralisation. La méthode des sciences demeure constamment présente à l'esprit des philosophes, et ils sont sans cesse tentés de se poser des questions et d'y répondre de la même façon que l'on a coutume de le faire dans les disciplines scientifiques. (L. Wittgenstein, 1965, pp. 69-70).

Il laisse entendre qu'à cause de la soif de la généralité, notre façon de philosopher, toute entière, est conçue sur le modèle des méthodes scientifiques, même si les résultats philosophiques sont entièrement différents des résultats scientifiques. Et, comme le remarque à juste titre David Pears (1993, p. 203) : « Tous les défauts de la théorisation philosophique ont évidemment une seule origine : la tentative, nécessairement ratée, d'égaliser les exploits de la science. » C'est d'ailleurs pourquoi, afin d'être objective et général dans leur démarche argumentative, les philosophes attendent construire des théories quasi-scientifiques.

Pour s'en rendre compte il suffit, simplement, de lire le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein, issu de la tradition de la logique philosophique. En effet, comme l'a fait remarquer Ludovic Soutif (2011, p.61), sous l'influence du physicien Hertz, Wittgenstein, succombant au désir de généralité, a essayé de délimiter l'essence de la représentation symbolique à partir de l'atomisme logique qui est comparé à la mécanique analytique sur les modèles dynamiques. Autrement dit, ce n'est qu'en réinterprétant les résultats dans le domaine de la thermodynamique à la lumière du concept mathématique de variété que Wittgenstein a pu donner « une théorie spatiale du symbolisme » (L. Soutif, 2011, p.76) dont le schéma est le suivant :

3.1431 : L'essence du signe propositionnel devient très claire lorsque nous nous le figurons comme composé d'objets spatiaux lorsque nous nous le figurons comme composé d'objets spatiaux (tels des tables, des chaises, des livres) au lieu de signes d'écriture. (L. Wittgenstein, 1993, p. 42).

La position spatiale respective de ces choses exprime alors le sens de la proposition.

3.1432 : Non pas : « le signe complexe  $aRb$  dit que  $a$  est dans la relation  $R$  avec  $b$  », mais bien : que «  $a$  » soit dans une relation déterminée avec «  $b$  » dit que  $aRb$ . (L. Wittgenstein, 1993, p. 43).

Comme on peut le voir, la proposition présente, se rapportant à un état de chose possible, est perçue non pas comme une erreur dans la perception réelle des choses, mais comme le tiers exclu, la forme (la plus) générale qui est censée être la matrice par excellence qui rend compte de la façon dont toutes les propositions (douées de sens) sont construites (ou peuvent être construites). De ce fait, elle n'a plus pour vocation de décrire, mais elle se présente comme une valeur essentielle (qui se rapporte à l'essence) ou explicative de toutes propositions du langage. C'est en cela Wittgenstein (2004, §93, p. 79) dans les *Recherches philosophiques* dira :

Pourquoi disons-nous que la proposition est une bien curieuse chose ? D'une part, en raison de l'énorme importance qu'on lui attribue. (Et cela est vrai.) Mais d'autre part, cette importance, lorsqu'elle est adjointe à une mécompréhension de la logique du langage, nous pousse à croire que la proposition devrait accomplir quelque chose d'extraordinaire, et même d'unique. – C'est en raison d'une mécompréhension qu'il nous semble que la proposition effectue quelque chose d'étrange.

L'étrangeté de la proposition vient donc montrer que nous comprenons le sens de la proposition non plus comme une description d'un état de chose possible, mais comme une manifestation d'essence. La proposition ne nous montre plus comment quelque chose apparaît, mais elle est le « pur être intermédiaire » supposé « entre le signe propositionnel et les faits ». Ce qui fait d'elle quelque chose « d'étonnant » et de « sublime » (L. Wittgenstein, 2004, § 94, pp. 79-80). Dans ce sens, en affectant à la proposition le mérite d'être l'essence du langage, il advient de construire un symbolisme parfait susceptible de mettre en place une communication pure et idéale. C'est d'ailleurs, ainsi que Wittgenstein perçoit son obstination dans le *Tractatus*, à faire de la logique un langage idéal : « La pureté de cristal de la logique n'était pas un résultat auquel je serais parvenu, mais une exigence. » (L. Wittgenstein, 2004, § 107, p. 83).

Le mythe de la logique, comme langage idéal, se révèle comme une simple prétention à cerner le fonctionnement d'un idéal du langage. Cette prétention conduit à l'idée qu'il serait possible de fixer les conditions d'usage sensé du langage. Pourtant de cette façon, ces conditions ne sont fixées qu'idéalement et n'ont aucune prise sur la réalité ordinaire. D'ailleurs, dans cette réalité ordinaire, pour Wittgenstein, la proposition n'est pas un

phénomène « curieux » doté « d'un pouvoir extraordinaire » ou une entité qui se trouve au-delà du langage. Bien au contraire, elle est « la chose la plus banale du monde » (L. Wittgenstein, 2004, § 93, p. 79), un phénomène « spatial et temporel » qui a un usage « aussi modeste que les mots « table », « lampe », « porte » ». (L. Wittgenstein, 2004, § 97, p. 80).

Wittgenstein, nous exhorte donc à ramener les mots « de leur usage métaphysique à leur usage quotidien » (L. Wittgenstein, 2004, § 116, p. 85). À vrai dire, écrit Pierre Hadot (2014, p. 70) : « L'homme reste "quotidien" et continue à parler un langage "quotidien" », voire social dans le but non pas d'exprimer ses « méditations intellectuelles », mais d'entrer en contact dialogique avec l'autre (ou les autres). À cet effet, il lui revient de récuser toute approche sublimatoire des choses. Pour ce faire, pour Wittgenstein, l'usage méthodique des « jeux de langage » attend corriger notre approche sublimatoire des choses ou de « notre constant désir de généralisation » (L. Wittgenstein, 1965, p. 68). En ce sens, il l'objecte étant donné que ce désir « est à l'origine de la spéculation métaphysique » (L. Wittgenstein, 1965, p. 70) qui nous contraint d'exhumer un ordre *a priori* immuable et pur qui représenterait l'élément paradigmatique par excellence commun à tous les énoncés du langage.

### 3 Le langage comme une diversité et une disparité de jeux de langage

Rappelons que deux textes, c'est-à-dire les *Cahiers* et les *Recherches philosophiques*, réunis présentent la nouvelle pensée du Wittgenstein post-*Tractatus*. Dans ses textes, il procède par exemplification de « jeux de langage », en recourant soit par une analogie soit par une métaphore. Face à ce constat, dans la préface qu'il a donnée aux *Cahiers*, Rush Rhees (1965, p. 33) souligne un point capital :

Moins encore que dans le Cahier brun sans doute, il n'est fait état des jeux de langage comme d'un moyen d'introduction aux procédures d'un langage plus complexe. Mais ils constituent en fait des points de repère qui conduisent finalement à la « grande question » (...) : que peut être en fin de compte le langage ?

Autrement dit, le concept de « jeu de langage » n'a pas pour fonction de présenter des tournures complexes d'un langage qu'on ne trouverait pas dans la réalité communicationnelle. Ce concept pose en fait la question de savoir si nous pouvons donner une définition générique du langage. La réponse à cette question au niveau des deux textes est négative. Au travers de ce concept, nous le révèle Rhees (1965, p.30) :

Wittgenstein insiste, (...), sur le fait qu'il n'y a pas un seul et unique mode de compréhension [du langage], mais qu'il en existe d'aussi divers et variés qu'il peut y avoir de variétés de jeux de langage. D'où l'on conclura que lorsqu'on imagine différents jeux de langage, on ne saurait concevoir qu'ils fassent partie d'un langage conçu comme un tout.

Dans les *Cahiers* tout comme dans les *Recherches*, il ne cherche pas à exposer une théorie générale de langage. Il s'en tient à l'exposition d'une variété de jeux de langage qui mettent en relief divers aspects du langage en situation de communication. À cet égard, pourquoi Wittgenstein veut-il uniquement s'en tenir à exposer une variété de jeux de langage ? À cette question, nous répondrons qu'en réalité ce que Wittgenstein veut nous faire comprendre, c'est qu'il faut être capable d'une vision synoptique, c'est-à-dire qu'il suppose que quelle que soit la manière dont l'on pense le langage, il possède d'une certaine façon un point de vue varié. Et, ce qui le caractérise par rapport à cette variété, c'est que les mots (ou les énoncés) du langage se présentent de différentes manières, aucun n'inclut en son sein toute chose ou n'est pas le cas générique, paradigmatique de tous les autres. Dans ce contexte, l'exposition d'une variété de jeux de langage, dans ses textes, n'est subordonnée à aucune transcendance et à aucune sublimation langagière.

De plus, afin de saisir l'enjeu afférant à cette conception du « jeu de langage », Wittgenstein va décrire en des termes assez généraux d'autres objectifs qu'elle implique. En effet, il est lié à l'idée que nous ne pouvons pas nous défaire du langage ordinaire en le réduisant à un calcul. Il l'explique dans le *Cahier bleu* en ces termes :

Dans la pratique nous ne nous servons pas du langage comme d'une méthode de calcul. Non seulement nous ne songeons guère à utiliser des définitions et des règles dans cet usage courant, mais si l'on nous demande d'indiquer ces règles, nous sommes incapables de le faire. Nous sommes à l'évidence incapables de préciser et de circonscrire les concepts dont nous nous servons, non pas du fait que nous ignorons leur définition réelle, mais du fait qu'ils ne comportent pas de « définition » réelle. Supposer qu'il est indispensable qu'il y en ait une, cela reviendrait à supposer que des enfants qui jouent à la balle appliquent toujours dans leur jeu des règles strictes. (L. Wittgenstein, 1965, p.79).

L'emploi du terme « calcul » par Wittgenstein dans ce texte peut se caractériser comme une tentative de saisir deux idées d'un seul terme : la première met l'accent sur la notion de « simple calcul » ou de calcul en tant que manipulation des symboles, d'opération purement formelle (L. Wittgenstein, 1965, p.79). Quant à la seconde, elle insiste sur le fait que toute syntaxe langagière peut être considérée comme un système de « règles », c'est-à-dire comme un calcul. Dans cet ordre, le calcul suppose la connaissance de ces règles qui régissent les situations

d'énonciations, et suggère que les expressions linguistiques utilisées sont rigoureusement circonscrites, les concepts parfaitement définissables.

Mais, cette tentative de réduire le langage à un calcul, pour Wittgenstein, s'avère infructueuse. Le langage, estime-t-il, dans son usage ordinaire ne peut pas concorder avec des modèles de calcul. À vrai dire, il nous est impossible d'attribuer au langage commun une rationalité calculatrice, puisque, écrit-il : « Le langage ordinaire est parfait » (L. Wittgenstein, 1965, p. 85), du moment que les conditions requises de celui-ci se trouvent satisfaisantes. C'est ce qui va le conduire, dans un registre autocritique, à fait remarquer aux membres du Cercle de Vienne que le langage commun n'a pas besoin d'être parfaitement ordonné (symbolisé) pour représenter nos faits quotidiens. Dans un entretien organisé chez Moritz Schlick le 22 décembre 1929, il dit :

Je pensais autrefois qu'il existe un langage ordinaire que nous parlons tous et un langage parfait qui exprime nos connaissances, notamment celle des phénomènes. Je parlais aussi d'un premier système et d'un second système. À présent je voudrais dire pourquoi je n'adhère plus à cette conception.

Je pense que nous avons uniquement un langage et c'est le langage ordinaire. Nous n'avons pas besoin d'inventer un nouveau langage ou de construire un nouveau symbolisme, mais notre langage ordinaire est tout le langage, même si nous y rencontrons des obscurités cachées. (R. Mondoué et P. Nguemeta, 2014, p. 114).

Ces mots montrent que Wittgenstein donne une place de choix au langage ordinaire qu'il avait pourtant rejeté sous prétexte qu'il était obscur et compliqué. Désormais, pour lui, nous devons nous en tenir uniquement à notre langage ordinaire, car en dehors de lui nous ne saurions trouver de mieux pour assurer nos conversations et rendre compte de nos connaissances aux autres. Il résulte, entre autres, que le retour au langage commun lui permet de le prendre effectivement au sérieux, avec une nouvelle perspective philosophique qui consistera à découvrir la multiplicité du langage et à tenter l'analyse de ses formes. C'est pourquoi de ce qui suit, rappelons-le, dans les *Cahiers* et les *Recherches*, Wittgenstein a cherché à exposer une vue d'ensemble plus ou moins limitée de jeux de langage. Mais, il n'a pas la prétention de décrire tous les « systèmes de communication », lesquels englobent tout ce que nous nommons langage.

En mode emblématique et paradigmatique, l'intérêt porté pour l'analogie du « jeu » dans l'analyse du langage ne le conduit guère à « une théorie des jeux », puis d'adopter un point de vue analytique extérieur à la dimension pratique et appliquée de l'usage effectif du langage. Au contraire, en cohérence avec sa conception de la philosophie qu'il en fait une activité de clarification des concepts plutôt qu'une activité purement spéculative et abstraite sur les concepts, son analogie du langage au « jeu », écrit Chiara Pastorini (2011, p. 169), « ne se situe pas au niveau d'une métaphilosophie, mais au niveau anthropologique des formes de communication humaine. » Que-ce à dire ? Cela signifie qu'en tant que « jeu », moins rigide dans sa signification que le calcul, le langage est enchâssé dans nos *habitus* ; et dans ce sens il est inséré dans un comportement global de communication, qui fait qu'il est autre chose qu'un automatisme. À cet effet, la pointe d'investigation des « jeux de langage » réside dans le fait de « combattre la conception de la nécessité d'une structure formelle du langage » (L. Wittgenstein, 1965, p. 29) et pour rendre compte du caractère pluriel du langage. À ce prix, le contexte dans lequel s'inscrit Wittgenstein est de se démarquer de toutes conceptions pures du langage, construites par la tradition logiciste, qui veulent rendre compte d'un langage en soi et pour soi. Alors, pour renforcer sa pensée, voici une liste d'exemple de jeux de langage entrelacés entre eux que Wittgenstein rédige au paragraphe 23 des *Recherches* :

Commander, et agir d'après des commandements. Décrire un objet d'après son aspect, ou d'après des mesures prises. Reconstituer un objet d'après une description (dessin). Rapporter un événement. Faire des conjectures au sujet d'un événement. Former une hypothèse et l'examiner. Représenter les résultats d'une expérimentation par des tables et des diagrammes. Inventer une histoire ; et lire. Jouer du théâtre. Chanter des « rondes ». Deviner des énigmes. Faire un mot d'esprit ; raconter. Résoudre un problème d'arithmétique pratique. Traduire d'une langue dans une autre. Solliciter, remercier, maudire, saluer, prier. (L. Wittgenstein, 2004, § 23, pp. 39-40).

Evidemment, nous avons là une liste non exhaustive de jeux de langage qui s'entremêlent et qui peuvent être inventés, car il y a, rappelons-nous, « d'innombrables et diverses sortes d'utilisation de tout ce que nous nommons "signes", "mots", "phrases" » (L. Wittgenstein, 2004, §23, p. 39). Cela dit, notre langage n'est pas quelque chose de statique et d'immuable qu'on peut analyser une fois pour toutes à partir de ses constituants. Il existe une multitude de jeux de langage qui sont convenablement définis par de multiples usages des mots ou des propositions, lesquels ne sont pas dénotatifs, descriptifs ou factuels, comme dans le *Tractatus*. Mais cela ne signifie pas, que Wittgenstein rejette l'usage dénotatif ou descriptif du langage. Au contraire, il ajoute en fait sur ces conceptions d'autres usages du langage, lesquels sont non dénotatifs ou descriptifs puisqu'ils ont chacun des usages propres.

Pour mieux nous faire comprendre ce qui en est, en tant qu'ancien élève d'une Technische Hochschule, bricoleur très expert en réparations mécaniques, Wittgenstein va, dans les *Recherches*, comparer le langage à la cabine du mécanicien d'une locomotive :

C'est comme lorsque nous regardons le tableau de bord d'une locomotive. Il s'y trouve des manettes qui se ressemblent toutes plus ou moins. (Ce qui est compréhensible, puisqu'elles doivent toutes pouvoir être actionnées à la main). Mais l'une est la commande d'une manivelle que l'on peut faire tourner de façon continue (elle règle l'ouverture d'une soupape), une autre celle d'un interrupteur qui n'a que deux positions – marche ou arrêt –, une troisième est la commande d'un frein – plus on la tire, plus elle freine –, une quatrième celle d'une pompe – elle ne fonctionne que quand on la fait aller et venir. (L. Wittgenstein, 2004, §12, p. 33).

Cette métaphore vient nous montrer que ces outils mécaniques dans la cabine, quoique apparentés, n'ont pas le même rôle à jouer. Chacun d'eux joue un jeu particulier. Autrement dit, leur usage dépend de la situation, de l'activité à laquelle on pratique et à laquelle on est confronté. Alors, en tenant compte de notre comparaison, le langage (la cabine), comme une multiplicité hétérogène de jeux de langage (d'outils), est par conséquent indissociable des modes d'usages particuliers des propositions (ou des mots) à l'intérieur de ces jeux de langage. En ce sens, chaque jeu de langage représente une manière particulière de faire quelque chose avec le langage. D'ailleurs, en dernière analyse, toujours dans les *Recherches*, on dira avec Wittgenstein que le langage est :

Comme une ville ancienne, comme un labyrinthe fait de ruelle et de petites places, de maisons anciennes et de maisons neuves, et d'autres que l'on a agrandies à différentes époques, le tout environné d'une multitude de nouveaux faubourgs avec leurs rues tracées de façon rectiligne et régulière, et bordées de maisons uniformes. (L. Wittgenstein, 2004, § 18, pp. 34-35).

Ce qui signifie que notre langage est un système d'ensemble, dans lequel il existe une multiplicité irréductible de fragments de nos pratiques linguistiques qui sont reliés entre eux sans être soumis à un classement quelconque. Aucun jeu n'est ni inférieur ni supérieur à un autre. Et c'est la raison pour laquelle, d'une part, l'irréductibilité des jeux de langage traduit l'impossibilité de subsumer sous une pratique particulière l'ensemble des fonctions multiples et diverses du langage. Et d'autre part, ceux-ci se distinguent par leur autonomie et leur complétude.

Au total, ne pouvant pas donner une définition générique du langage, l'usage méthodique des jeux de langage, permet à Wittgenstein de dépasser le niveau du « voir » de l'idéal du langage au profit de la pluralité et de la variation des niveaux du « voir » de son usage ordinaire. Une façon, écrit Jocelyn Benoist (2018, p.45) « de déstabiliser le mythe de la proposition ». D'où cette conclusion, avec Maria Kozlova, qui met en évidence le dynamisme du langage qui est caractérisé par l'usage méthodique des jeux de langage :

Cette méthode est destinée à mettre le langage en action, à le faire passer d'un état statique à un état dynamique, à envoyer le langage dans différents contextes et situations. C'est un moyen pour révéler les aspects du langage qui deviennent visibles à l'état dynamique seulement et en action, alors qu'à l'état statique ils restent cachés. (M. Kozlova, 2001, p.153).

Le langage quotidien n'est, à cet effet, pas statique. Il ne peut pas être analysé une fois pour toutes à partir de ses composantes comme dans un langage symbolique (logique). Alors, comme telle, certains jeux de langage disparaissent et d'autres surgissent, en raison de ce qu'ils sont confrontés à une sorte de sélection « darwinienne » qui nous est révélée par nos activités socioculturelles, par nos « formes de vies » (L. Wittgenstein, 2004, § 19, p. 35, voir aussi § 23, p. 39). D'où la possibilité, pour Wittgenstein, d'inventer de nouvelles formes de langage, à savoir de construire des jeux de langage intégrés dans des modèles d'activités, dans des « formes de vie », des façons de vivre, des coutumes, des cultures différentes.

#### 4 Les jeux de langage et les formes de vie : des contextes de situation d'énonciation

Comme nous avons vu chaque jeu de langage est un système de communication qui n'a pas de caractères stricts comme dans les calculs (L. Wittgenstein, 2004, §81, pp. 72-73). Cependant, ce que nous devons savoir de plus, c'est que dans les *Cahiers* et même dans les *Recherches*, Wittgenstein nous invite à « distinguer, à partir de micro-analyses inégalement développées, diverses sortes [de jeux] de langage diversement circonstanciés ». (C. Cavaillé, 2016, p. 71). Donc bien plus fondamentale, il nous faut montrer maintenant que c'est en contexte que les jeux de langage simples et complexes se particularisent et se déterminent. À cet effet, prenons un premier exemple extrêmement intéressant extrait du *Cahier brun* où des personnes dans une tribu font passer des « épreuves » à des recrues pour savoir s'ils ont des qualités requises pour aller au combat. Ce faisant, lors des épreuves, les examinateurs, dans ce jeu de langage, font entre autres des énoncés qu'on traduirait par « Passer l'épreuve du boomerang ! » Mais on peut se demander « comment l'usage de cette expression dans ce jeu de langage a été déterminé et comment peut se justifier la substitution des expressions françaises aux termes originaux ? » On lit ceci :

[Les] ordres [des examinateurs] commencent par des termes [...] que je pourrais traduire en français par : « Vous avez à faire... » suivi alors d'une expression qui définit une activité particulière de l'homme au combat. Par exemple,

en entendant un ordre particulier, les hommes lancent le boomerang, je traduis donc cet ordre par : « Lancez les boomerangs ! » D'autre part, lorsqu'un guerrier vient faire à son chef un compte rendu de l'engagement, il se sert à nouveau, et cette fois dans un sens descriptif, de l'expression que j'ai traduite par « lancer un boomerang ». Or, comme nous l'avons vu, ce qui permet de distinguer spécifiquement un commandement, une description, une interrogation, etc., c'est le rôle [son énonciation] dans le langage pris dans son ensemble. (L. Wittgenstein, 1965, § 48, p. 201).

De façon générale :

[Cela] revient à dire que c'est que c'est l'étude du rôle que joue un mot déterminé dans l'existence quotidienne de la tribu qui permettra de reconnaître si la traduction française est correcte : les occasions dans lesquelles on l'emploie, les émotions qu'il exprime, les idées qu'il évoque, etc. (L. Wittgenstein, 1965, § 48, p. 201).

En effet, comme on a pu le voir, dans ce jeu de langage de la tribu, l'énoncé « passer l'épreuve du boomerang » employé chez les examinateurs a une signification que parce que, d'une part, ceux-ci emploient régulièrement l'expression « passer l'épreuve... » dans des circonstances « ethnologiques » où ils mettent en épreuve des recrues et que celles-ci sont enchâssées avec d'autres expressions « lancez les boomerangs » référant des activités « biologiques » qu'on observe lorsque se déroulent les épreuves ou les combats. D'autre part, l'énoncé « passer l'épreuve du boomerang » vient à indiquer un ordre et non pas à poser des questions, ou à faire des affirmations, ou à faire des descriptions, etc., parce que dans ce genre de circonstances, ou plus précisément, dans ce genre d'épreuves guerrières, seul les examinateurs sont habilités à donner des ordres (compte tenu des institutions de la tribu). Autrement dit, les examinateurs savent ce que ses ordres signifient s'ils les donnent dans ces circonstances « ethnologiques » (fixées par les règles du jeu) et les recrues réagissent : ils exécutent correctement les actions, en effectuant les lances de boomerangs. Ainsi, ce jeu de langage de la tribu, renvoyant à une « forme de vie (...) non seulement social et biologique, mais inséparablement ethnologique et éthologique » (S. Laugier, 2018, p. 194) qui détermine le sens des mots.

On peut citer un autre exemple de jeu de langage de tribu tiré du *Cahier brun* :

Imaginez le jeu suivant : A montre à B diverses taches de couleurs et lui demande ce qu'elles ont en commun. [...] S'il désignait un rouge tranché et un vert pur, on ne pourrait que répondre qu'il n'y a entre eux rien de commun. Mais je n'aurais pas de peine à imaginer des conditions et des circonstances où nous pourrions dire que ces deux couleurs ont quelque chose en commun et le désigner sans hésitation. Imaginons un langage (une culture) où le même substantif désignerait le vert et le rouge, et où un autre terme désignerait le jaune et le bleu. Supposons, par exemple, que cette société comporte deux castes, une caste de praticienne qui serait vêtue de rouge et de vert, et une caste plébéienne, vêtue de bleu et de jaune. On appellerait alors communément le jaune et le bleu des couleurs plébéiennes, et le vert et le rouge seraient qualifiées par tous de couleurs nobles. Si l'on demandait à un membre de cette société ce que le vert et rouge peuvent avoir en commun, il répondrait sans hésitation : « la noblesse ». (L. Wittgenstein, 1965, pp. 247-248).

Dans ce jeu de langage de la tribu, c'est une double acceptation « ethnologique et éthologique » (l'existence des castes) qui intervient comme la norme qui fixe les critères des couleurs, corrige le jeu joué et par là la compréhension du sens des règles qui permettent de déterminer la caste de praticienne et la caste de plébéienne. Nous ne pouvons pas multiplier les exemples à l'infini, mais prenons un dernier exemple dans les *Recherches* au paragraphe 21 :

Quelle différence y a-t-il entre le constat ou l'assertion « cinq dalles » et l'ordre « cinq dalles ! » ? – La différence tient au rôle que joue dans le jeu de langage la prononciation de ces mots. Le ton sur lequel ils sont prononcés, l'expression du visage, et bien d'autres choses seront aussi, sans aucun doute, différents. Mais nous pourrions également imaginer que ces mots sont prononcés sur le même ton – car on peut donner un ordre et faire un constat sur toute une variété de tons et avec toutes sortes de mimiques –, et que ce qui les différencie se trouve seulement dans leur usage. (L. Wittgenstein, 2004, §21 p. 37).

Ici, ce jeu de langage n'est pas seulement dépendant d'un contexte spatial. Il est aussi dépendant d'un contexte physiognomique ou d'un contexte de psychologie vocale qui détermine sa forme, c'est-à-dire qu'ils viennent préciser dans quelles conditions, le sens de ce jeu de langage est un commandement, une communication, un constat... De même, nous avons le paragraphe 49 : « Quant à savoir [le cri : “ dalle ” du maître maçon à son aide] (§ 2, pp. 28-29, §19, pp.35-36) “ est mot ou phrase ”, cela dépend de situation dans laquelle il est prononcée ou décrit. [...] C'est aussi ce que voulait dire Frege en affirmant qu'un mot n'a de signification que dans le contexte d'une phrase. » (L. Wittgenstein, 2004, § 49, p. 55).

Il est clair que pour Wittgenstein tous les jeux de langage renvoyant à des « formes de vie » circonscrivant autant de circonstances ou de contextes différents : qui sont soit des contextes anthropologiques soit des contextes propositionnels de phrases soit des contextes d'usages dans lesquels les jeux de langage s'inscrivent. Par

conséquent, pour Wittgenstein, les jeux de langage ne peuvent pas être joués hors contextes ou hors « formes de vie ». Dans ce sens, il nous invite à reconnaître l'apporte fondamental et irréductible du contingent, du variable et de l'événementiel, c'est-à-dire du contextuel ou de la « forme de vie » pour particulariser et déterminer les jeux de langage.

Toutefois, l'annonce de la dépendance contextuelle des jeux de langage met en avant une autre dimension, tout aussi essentielle, dans l'analyse du langage : elle nous invite à tenir compte de ce que la signification d'un mot dépend de « son usage » (L. Wittgenstein, 2004, § 43, p.50). Par exemple dans ce jeu de langage (ce n'est plus l'exemple de Wittgenstein), où Pierre en conversant avec Anne dit : « Paul est un mouton », la phrase en elle-même ne dit rien. Puisque la contribution de son contenu sémantique ne suffit pas à déterminer l'ensemble de ce qui est dit et de ce qui est communiqué. Ce seraient Pierre et Anne eux-mêmes, et non la phrase, dans un contexte de jeu de langage particulier, qui donneront un contenu significatif à cette phrase. On peut voir, dans un premier cas que, chez eux, le nom de «Paul » peut permettre de référer un certain mouton, relativement bien défini, lorsque Anne demande à Pierre par exemple qui est Paul ? Mais dans un deuxième cas, selon un autre contexte de jeu de langage, cette phrase de Pierre peut avoir une autre signification. En disant « Paul est un mouton », Pierre veut dire, par exemple, que la personne de Paul est un individu dépourvu d'esprit critique. Ce qui est dit sera vrai si et seulement si Paul est effectivement, dans ce contexte, dépourvu d'esprit critique, parce que c'est ainsi que Pierre a employé (ou utilisé) le mot « mouton ».

On voit donc qu'il s'agit là, de deux situations différentes où la même phrase est employée (ou utilisée) pour dire deux choses différentes. Certes dans ces deux situations, conformément à Wittgenstein, il y a un « air de famille » (L. Wittgenstein, 2004, § 67, p 64.) et la phrase garde le même contenu sémantique, mais elle recèle, selon les contextes de ces usages, des significations différentes. Le nom « Paul » ainsi que le mot « mouton » ne peuvent pas être interprétés directement. Leurs sens sont trop riches pour pouvoir être interprété en dehors de leurs contextes ou de leurs jeux de langage. En ce sens, les contextes de ces jeux de langage sont irréductibles et font varier l'interprétation des mots et de la phrase. Et montre par là que pour comprendre chaque jeu de langage, nous devons tenir compte de leur contexte et de l'usage des mots ou des phrases. Car chaque jeu de langage est particularisé et déterminé à partir de son contexte et de l'usage que nous faisons des mots ou des phrases que nous énonçons. Alors, force est d'admettre que, dans ces jeux de langage, ce qui est communiqué n'est pas la propriété sémantique de la phrase, mais plutôt la propriété d'évaluation pragmatique par le locuteur situé dans un contexte de jeu de langage particulier. Donc de façon générale, ce qui est communiqué dans des jeux de langage sont des notions contextualisées et pragmatisées. À ce titre, écrit Wittgenstein (2002, p. 161) : « C'est la praxis qui donne aux mots leur sens. »

Bref, dans sa seconde philosophie du langage qui est en partie fondée sur des positions anthropologique et praxéologique, Wittgenstein recommande à tout interlocuteur, désirent de se faire comprendre et désirent communiquer avec les autres, d'utiliser un langage de tout le monde (public), et donc, de renoncer de jouer dans un jeu de langage spécifique (ou logique), ce qui le fait différent de tout le monde.

## 5 Conclusion

Wittgenstein sera le premier à renoncer à la quête d'une logique idéale du langage. De fait, il renonce aux thèses soutenues dans le *Tractatus* contre lesquelles viennent combattre les pensées de sa nouvelle philosophie. Citons-le : « Ces dernières ne pourraient être placées sous leur vrai jour que sur le fond de mon ancienne manière de penser et par contraste avec elle. » (L. Wittgenstein, 2004, p. 22). Autrement dit, dans les *Cahiers* et dans les *Recherches*, Wittgenstein soutient le contraire des thèses du *Tractatus*. Pour lui, dorénavant, le langage n'indique pas une activité uniforme. Au contraire, il désigne un domaine diversifié de pratiques, d'usages pour lequel, il est parfaitement inutile de parler d'une forme unique fit-elle logique. Une notion charnière, celle de « jeu de langage » servira à déconstruire toute approche logico-essentialiste (ou généralise) et à décrire l'état du fonctionnement du langage.

Cette notion ne trouve pas dans les écrits de Wittgenstein une définition précise, puisque, explique Gibert Hottos (1976, p. 119) : « La thématization de cette notion présente trois conséquences : d'abord, elle invite à renoncer à rechercher dans les Investigations, une théorie ou une définition des jeux de langage ; ensuite, elle est subordonnée à la métaphore de « famille » ; enfin, elle invite à renoncer à une approche constructiviste du langage. » Autrement dit, à l'encontre des philosophes logico-essentialistes qui donnent un intérêt onto-logique au « concept » dans l'analyse de la connaissance (en tant qu'elle est la subsumption de maints objets ou activités) Wittgenstein met, en lieu et place du « concept », la notion de « jeu de langage ». Celle-ci dissout, d'une part, toute approche qui attend mettre sous un concept singulier la pluralité et la variation des niveaux du « voir » de l'usage ordinaire du langage. Et d'autre part, elle montre que les prétendus traits de ressemblance entre les divers usages ordinaires du langage ne s'apparentent qu'à des « airs de famille » qui effacent les frontières de leurs différences et rendent leurs contours flous. Par conséquent, avec Wittgenstein, la notion de « jeu de langage » vient démythifier l'approche

constructiviste ou logique du langage. Elle nous invite à percevoir que cette dernière n'est qu'un jeu de langage parmi d'autres jeux de langage qui ne saurait rendre compte, à elle seule, la totalité du langage.

Ce qui estime que nous nous sommes plus intéressés à montrer comment la nouvelle approche (la notion des jeux de langage) se substituait à l'ancienne théorie du langage chez Wittgenstein, comment elle entrainait en conflit avec des pans entiers de la logique du *Tractatus*. En un mot, cela correspondait vraisemblablement à l'abandon de prétention de dire ce qu'est l'essence du langage. Aussi, en exposant les jeux de langage à des « formes de vie », nous avons montré que ceux-ci loin de se révéler de purs exercices verbaux, constituent les contextes de situation d'énonciation. À cet effet, cette approche praxéologique et anthropologique des jeux de langage fournit un cadre conceptuel, voire un paradigme d'analyse pragmatique de la signification des mots. Pour Wittgenstein, c'est seulement dans le contexte ou plus précisément, dans des « formes de vie » spécifiques de l'application des jeux de langage que l'on peut donner vie et donner un sens aux mots. Dans cette perspective, la subordination des jeux de langage à ces « formes de vie » composent le cadre actionnel de la parole et du discours.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- [1] AKUE ADOTEVI Kpakpo Mawusse, 2014, « Introduction générale », Paris, [www.influxus.eu](http://www.influxus.eu), consulté le 18 janvier 2026.
- [2] ARISTOTE, 1936, *De l'interprétation*, Traduction de J. Tricot, Paris, Éditions les Échos de Maquis.
- [3] BENOIST Jocelyn, 2018, « Wittgenstein à visage humain » in *Forme de vie*, Paris, CNRS Éditions, pp. 41-59.
- [4] CAVAILLÉ Christian, 2016, *Les jeux de langage chez Wittgenstein*, Paris, Éditions Demopolis.
- [5] GANDON Sébastien, 2003, *Logique et langage, étude sur le premier Wittgenstein*, Paris, Librairie philosophique, J Vrin, « Analyse philosophique ».
- [6] HADOT Pierre, 2014, *Wittgenstein et les limites du langage*, Paris, Librairie Philosophique J. VRIN.
- [7] HOTTOIS Gilbert, 1976, *La philosophie du langage de Ludwig Wittgenstein*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- [8] KOZLOVA Maria, 2001, « La recherche de la clarté à propos de l'interprétation de la philosophie de Ludwig Wittgenstein », in *Wittgenstein et la philosophie aujourd'hui*, Paris, Harmattan, pp. 149-160.
- [9] LAUGIER Sandra, 2018, « La vie humaine du langage » in *Forme de vie*, Paris, CNRS Éditions, pp. 191-223.
- [10]
- [10] MALCOLM Norman, 1965, « Ludwig Wittgenstein », in *Le cahier bleu, le cahier brun*, Paris, Gallimard, pp. 329-424.
- [11] MONDOUÉ Roger et NGUEMETA Philippe, 2014, *Vérificationnisme et falsificationnisme : Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, Paris, Harmattan.
- [12] MULLIGAN Kevin, 2012, *Wittgenstein et la philosophie austro-allemande*, Paris, Librairie philosophique, J Vrin, « Problèmes et Controverses ».
- [13] PASTORINI Chiara, 2011, *Ludwig Wittgenstein, une introduction*, Paris, Agora, Pocket.
- [14] PEARS David, 1993, *La pensée Wittgenstein, du Tractatus aux recherches philosophiques*, Traduit de l'anglais par Christiane CHAUVIRE, Paris, Éditions Aubier, Collection « Philosophie ».
- [15] RHEES Rush, 1965, « Préface », in *Le cahier bleu, le cahier brun*, Paris, Gallimard, pp. 27-41.

[16] SOUTIF Ludovic, 2011, *Wittgenstein et le problème de l'espace visuel*, Paris, Librairie philosophique, «J. Vrin».

[17] WITTGENSTEIN Ludwig, 1965, *Le cahier bleu, le cahier brun*, Traduction de Guy DURAND, Paris, Éditions Gallimard.

[18] WITTGENSTEIN Ludwig, 2004, *Recherches philosophiques*, Traduit de l'allemand par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Élisabeth Rigal, Avant-propos et appareil critique d'Élisabeth Rigal, Paris, Éditions Gallimard, collection « tel ».

[19] WITTGENSTEIN Ludwig, 2002, *Remarques mêlées*, Traduit de l'allemand par Gérard GRANEL, Présentation et notes de Jean-Pierre COMMETTI, Paris, GF Flammarion.

[20] WITTGENSTEIN Ludwig, 1993, *Tractatus logico-philosophicus*, Traduction de Gilles-Gaston GRANGER, Paris, Éditions Gallimard, collection « tel ».